

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTRÉAL, VENDREDI, 30 OCTOBRE 1846.

No. 77

DE L'ÉVÊCHÉ ANGLO-PRUSSIEN, DIT DE SAINT-JACQUES A JÉRUSALEM.

Le voyage que le roi de Prusse fit à Londres, il y a trois ans, à l'occasion du baptême du prince de Galles, dont il fut le parrain, donna lieu, comme l'on sait, à quelques conférences religieuses, auxquelles fut appelé le primat d'Angleterre, et qui produisirent la monstrueuse érection d'un évêché à Jérusalem appartenant tout à la fois au culte évangélique prussien et à l'Église anglicane. Les deux parties contractantes convinrent de conserver chacune son symbole, ses croyances spéciales, et le nouveau prélat reçut des deux souverains le pouvoir d'ordonner des ministres des deux cultes, de les coordonner en une seule église, malgré l'opposition de leur croyance sur plusieurs points dogmatiques, et d'administrer enfin cette étrange institution, suivant un système mixte de doctrines indéfinies et indéfinissables.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les églises dissidentes, comprises sous la dénomination générale de protestantes, comprennent la cause intrinsèque de leur décadence, qui n'est autre que l'absence de tout principe d'unité ; à ce défaut, elles reconnaissent qu'il a sa source dans la rupture de la chaîne apostolique, par laquelle la seule Église catholique se rattache non-seulement à la doctrine, mais aussi à la personne même du Christ. De là l'égarement historiquement incompréhensible de cette nombreuse fraction du protestantisme allemand, qui a trouvé dans Strauss un digne organe, et qui nie l'existence personnelle de Jésus-Christ, pour la réduire à un simple mythe, sorti des écoles philosophiques d'Alexandrie et de la Grèce. Car il convient de le rappeler ici, la plupart des novateurs ne font guère que donner certain vernis de nouveauté aux systèmes religieux ou philosophiques qu'ils empruntent au passé, et qu'ils ont cependant la prétention de nous offrir comme des opinions nouvelles. Il n'en était pas autrement de Luther et de ses émules en hérésie : Wiclef et Jean Huss avaient préparé les éléments de leur révolte, et si une multitude d'esprits n'eussent été d'avance infestés de la haine et du mépris de l'autorité ecclésiastique, le grand apostat de Wittemberg serait probablement mort entre les murailles de son couvent.

Rome, avec son siège apostolique, est toujours l'effroi du système protestant ; la détruire est impossible, la parodier ne l'est pas. C'est cette pensée qui s'est offerte à l'esprit de Guillaume IV, et qu'il a fait partager à la jeune et royale papesse des trois-royaumes. Jérusalem, siège de Saint-Jacques, et en outre premier berceau du christianisme, théâtre de la rédemption divine, parut au piétisme protestant du monarque prussien d'autant plus propre à devenir la métropole anti-romaine, que l'Angleterre ne pouvait manquer d'adopter l'idée d'un établissement qui devait tendre à fortifier, de son influence religieuse, l'exploitation commerciale de la Syrie. Comme en tout cela les deux pays se trouvaient d'accord dans une intention première, celle de poser la pierre angulaire d'un Vatican protestant en opposition au Vatican romain, l'on s'est bientôt entendu, et l'on convint de laisser en-dehors de cette institution anti-romaine toute controverse doctrinale. La Prusse même ne fit aucune difficulté de soumettre à la juridiction pastorale d'un évêque anglican et à son ordination les candidats de théologie évangélique qu'elle comptait envoyer : et tout cela se fit sans autre difficulté que celle d'un règlement de compte dans lequel l'Angleterre, à la condition de nommer l'évêque, s'engageait à le retribuer largement, et à supporter les principaux frais de sa mission.

Mais quel serait l'objet de cette singulière mission ? Convertir des Turcs est chose difficile et périlleuse. Des catholiques ? On sait avec quelle constance ils tiennent à leur foi, lors surtout qu'une tendre et douloureuse piété les conduit sur les lieux mêmes où elle a pris naissance pour se répandre sur le monde entier. Les Grecs schismatiques ? Ils sont rebelles au pontificat suprême, mais en matière de foi ils reconnaissent, sauf deux vérités fondamentales, les mêmes dogmes que l'Église catholique ; ils ont de commun avec elle la liturgie du sacrifice, le culte de la Mère de Dieu et des saints, le nombre des sacrements, mais surtout le célibat des évêques et des moines ; la vue d'un évêque marié et entouré d'une famille, a quelque chose d'invinciblement répulsif pour eux. Les prélats grecs et leurs ouailles ne pouvaient voir qu'avec un souverain mépris un évêque étranger, sans barbe, sans costume épiscopal, sans mitre ni croce, officiant dans un oratoire sans autels, sans images du Sauveur et de sa bienheureuse Mère. Restaient donc les Juifs, dont quelques misérables débris sont à peine soufferts dans la cité de leurs pères : peuple abruti et vénal, disait-on, sur lequel on pourrait tenter quelques essais de conversion qui, au besoin, seraient appuyés des guinées britanniques. C'est à

ce projet que l'on crut devoir s'arrêter, et pour le réaliser avec un peu moins de difficulté, l'on choisit pour premier évêque anglican de Jérusalem un juif converti au protestantisme biblique, et que est instruit de cupidité si commun parmi ceux de sa nation, avait porté à s'attacher à la société des missions de Londres. Ses connaissances en langue hébraïque, sans être fort étendues, parurent suffisamment pour servir de véhicule à des conversions plus ou moins nombreuses parmi ses anciens co-religionnaires. C'est à ce mince résultat que tendit d'abord la propagande biblique d'Angleterre. L'évêque Alexandre est mort sans avoir même réalisé cette faible espérance. Son successeur, le docteur Gobat, n'a pas encore quitté l'Europe pour se rendre au milieu de son introuvable troupeau. Mais il rêve déjà, dit-on, de magnifiques conquêtes sur les enfans de Mahomet. Nous le verrons à l'œuvre. En attendant, il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de jeter un simple coup-d'œil sur les fruits d'une institution conçue dans de si vastes projets ; et pour nous en former une idée, rapportons-nous-en au témoignage d'un voyageur protestant qui, dans une lettre, publiée en Allemagne, exprime en termes assez précis les résultats purement négatifs d'une de ces conceptions burlesques, au moyen desquelles le protestantisme, si divisé en lui-même, compte pouvoir porter des coups mortels à l'unité catholique :

« Que vous dirai-je de Jérusalem, de cette veuve assise sur la cendre, et depuis tant de siècles pleurant ses enfans ? Autant le cœur du pèlerin palpite d'enthousiasme, alors que du haut des tours de la cité aimée de David, son œil plonge sur les ruines des merveilleuses époques du peuple de Judée ; autant il s'emplit de courroux et de douleur lorsqu'un retour de sa pensée vers le présent lui dévoile sa triste servitude, et vient lui rappeler à lui-même par combien de vexations et d'avaries il a dû passer avant d'y parvenir.

« S'il n'est pas sur la terre de ville à laquelle se rattachent de plus saints et de plus grandioses souvenirs qu'à Jérusalem, il n'en est pas non plus qui soit autant qu'elle outrageusement profanée. Ici je ne parle pas seulement de la population turque qui se permet d'insolens excès envers Juifs et christianisme lui-même qui, par la division et par la haine de ses sectes, produit les plus douloureuses impressions.

« Nous entrons par le grand portail de l'église du Saint-Sépulchre. A gauche, et tout près du tombeau, est assis un groupe de soldats Turcs, fumant et prenant du café en attendant que leurs avides mains se remplissent du tribut que lui doit la piété chrétienne. L'ecclésiastique qui me conduisait me racontait lui-même, comment, peu de jours auparavant, le pacha étant venu en personne visiter l'église, avait fait établir son divan à droite du tombeau, presque au pied de l'autel du calvaire, et comment les membres les plus éminents du clergé grec schismatique lui avaient servi, de leurs propres mains, le café ; tant ce misérable clergé est façonné au joug de l'esclavage ! A force d'intrigues et de sacrifices pécuniaires, les Grecs, sous la protection de la Russie, ont obtenu la prépondérance la plus manifeste, non-seulement quant à l'église du Saint-Sépulchre, mais aussi dans toute la ville de Jérusalem. Toutes les inscriptions qui se voient dans le temple sont grecques ; l'on m'a même montré des colonnes du marbre le plus précieux, et couronnées des plus magnifiques chapiteaux, que les Grecs ont plâtrés et badigeonnés jusqu'à les rendre méconnaissables, uniquement pour faire disparaître les inscriptions latines et les recouvrir des leurs.

« L'époque la plus sacrée de l'année chrétienne, celle des fêtes pascales, est aussi la plus scandaleusement profanée. Car, qu'y a-t-il de plus honnêtement imposteur que la cérémonie grecque du feu sacré (1) ? Si je ne le tenais de la bouche des témoins oculaires les mieux instruits et les plus véridiques, à peine pourrais-je moi-même croire que l'on ne se contente pas de faire de cette partie des solennités pascales, l'objet d'une imposture palpable et qui se continue d'année en année ; mais qu'elle se lie encore à une espèce de scandaleuse orgie. Et tout cela dans l'enceinte d'un temple où se célèbre la mémoire des souffrances, de la mort et de la résurrection du Sauveur ; dans le lieu même où, suivant la croyance commune, toutes ces choses se sont accomplies. Il serait impossible d'entrer dans les détails de

(1) L'on sait que, suivant l'antiquité du rit des deux Églises, les solennités pascales s'ouvrent par la bénédiction du feu nouveau, salué par le chant de *Lumen Christi*. La prélatrice grecque, à Jérusalem, s'enferme dans le sacré tombeau, et elle en ressort portant des flambeaux, qu'elle prétend avoir été miraculeusement allumés par une flamme sortie du St. Sépulchre. Le peuple l'adore prosterné en terre ; mais il n'est pas un prêtre grec qui ne sache, et qui n'avoue quelquefois que le miracle n'est supposé que pour faire injure aux Latins, et s'en prévaloir aux yeux d'un peuple abusé.